

La vaisselle de table à Byzance : un artisanat et un marché peu perméables aux influences extérieures

Véronique FRANÇOIS (CNRS)

vfrancois@mmsh.univ-aix.fr

Article publié dans M. Balard, E. Malamut, J.-M. Spieser (dir.), *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005, p. 211-223.

Texte revu (Aix-en-Provence, 2009).

La vaisselle de table à Byzance : un artisanat et un marché peu perméables aux influences extérieures

La production de vaisselle de table glaçurée commence à Byzance au début du VII^e^ siècle[1]. Jusqu'au X^e^ siècle, sa fabrication est centralisée et sa diffusion est limitée aux grandes implantations urbaines telles que Constantinople, Athènes, Corinthe, Nessèbre, Chersonèse et Otrante. C'est la vaisselle à pâte blanche qui domine – mais elle reste minoritaire par rapport aux vases sans glaçure –, et compte tenu des quantités importantes découvertes dans la capitale de l'Empire[2], elle est considérée comme la céramique constantinopolitaine par excellence même si aucun indice de production ou vestige d'atelier n'y a été mis au jour. A partir du XI^e^ siècle, les centres de fabrication se multiplient et les productions se diversifient avec l'apparition des vases à pâte rouge. La tendance entre céramique glaçurée et céramique commune s'inverse alors. Ces transformations de la production qui se développent à une époque de vastes réformes dans l'économie byzantine peuvent apparaître comme la conséquence de l'impact économique sur la culture matérielle comme le suggère le cas de Corinthe mis en évidence par G. Sanders[3]. Au X^e^ siècle, on assiste à Corinthe, à une rurbanisation et à une remonnaitisation de la cité qui s'accélèrent au XI^e^. Ces deux phénomènes sont vraisemblablement la résultante du passage d'une économie rurale de subsistance à une économie de marché, localement florissante. Les découvertes archéologiques témoignent d'une augmentation des revenus des couches sociales les plus modestes et de leur capacité à acquérir de la vaisselle de table plus coûteuse. Ces trouvailles reflètent aussi une modification du goût des consommateurs et de leur manière de table ; les réchauds et les plats de service sans décor qui ont été utilisés pendant trois cents ans sur les tables byzantines disparaissent et sont remplacés par des céramiques à glaçure diversement décorées. A Corinthe donc, l'augmentation du volume de la production de la vaisselle fine glaçurée et la multiplication des types ont eu lieu au sein d'une économie de marché urbaine prospère et peuvent être considérées comme le contrecoup de ce changement économique, alors que dans les

[1] J.W. HAYES, « Réflexions sur les céramiques paléochrétiennes d'Orient et leurs liens avec l'Occident », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI^e^ Congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995,* Aix-en-Provence 1997, p. 49-52.

[2] On compte 20 000 fragments de vaisselle à pâte blanche dans les fouilles du Grand Palais.

[3] G.D.R. SANDERS, « New Relatives and Absolute Chronologies for 9th to 13th Century Glazed Wares at Corinth: Methodology and Social Conclusions », *Byzanz als Raum. Zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des östlischen Mittelmeerraumes in Mittelalter,* Österreischische Akademie der Wissenschaften in Vienna, Décembre 1997.

campagnes, la poterie glaçurée reste rare et sa présence dans des implantations urbaines plus réduites – comme Sparte, Thèbes et Athènes – n'est pas attestée avant le milieu du XII[e] siècle. Bien que révélatrice d'une amélioration du niveau de vie d'une partie de la population, la vaisselle de table glaçurée n'est pas considérée à Byzance comme une vaisselle de luxe, recherchant des effets décoratifs à destination d'un milieu raffiné prêt à accueillir de nouvelles formes et des décors originaux. Ce qu'on trouve et les conditions même des découvertes – dans des établissements urbains, civils ou ecclésiastiques, des villes fortifiées et des forteresses rurales assez modestes – le confirment[4].

Dans ce contexte, j'ai cherché à savoir si des échanges notables s'étaient opérés entre Byzance et l'Occident chrétien et le monde musulman dans le domaine de l'artisanat potier d'une part et dans celui du commerce de la vaisselle de table d'autre part.

I. Quelques techniques d'origines exogènes

L'artisanat potier byzantin fait appel à des techniques simples qui perdurent sans changement ni innovation majeure durant neuf siècles. Ce conservatisme est une des grandes caractéristiques de la production de vaisselle byzantine. L'utilisation continue d'un seul et même type de glaçure est assez symptomatique de cet immobilisme et du manque de curiosité et de recherche des artisans. La glaçure plombifère employée par les potiers de l'Empire est une fine couche de verre composée d'un mélange d'oxyde de plomb et de sable siliceux qui imperméabilise les pâtes poreuses. Pour l'artisan, la technique est rapide, la glaçure est facile à appliquer, elle adhère bien au vase et est peu sujette aux défauts de cuisson. Pour le public, l'aspect brillant et coloré a dû séduire tout autant que la facilité d'emploi et de nettoyage. La glaçure plombifère n'est pas une invention byzantine, c'est en Mésopotamie, à l'époque hellénistique, que sa recette est mise au point[5]. Elle se développe à l'époque romaine aux côtés de la glaçure alcaline. Encore attestée à Athènes vers 360, on en trouve la trace sur des productions de Pannonie et de Rhétie au IV[e] siècle[6]. Des découvertes faites en Ex-Yougoslavie et en Italie du Nord (région sub-alpine) témoignent d'une continuité dans la production de céramique à glaçure du IV[e] au VII[e] siècle[7]. Il ne semble donc pas y avoir eu de

[4] Son emploi à la cour au XIV[e] siècle, témoigne de l'état de décadence dans lequel l'Empire est tombé. NICEPHORE GREGORAS, *Byzantinae Historiae Libri*, III, Bonn 1829 (Corpus scriptorum historiae byzantinae), p. 788.

[5] H. HATCHER, A. KACZMARCZYK, A. SCHERER, R.P. SYMONDS, « Chemical Classification and Provenance of Some Roman Glazed Ceramics », *AJA* 98, 1994, p. 431.

[6] J.C. RUBRIGHT, « Lamps from Sirmium in the Museum of Sremska Mitrovica », *Sirmium* 3, 1973, p. 53-54.

[7] V. IVANISEVIC, « La forteresse protobyzantine de Hum », *Novopazarski Zvornik* 12, 1988, p. 5-11 ; L. BJELAJAC, « La céramique de Caricin Grad », *Caricin Grad* 2, 1990, p. 161-186, pl. X-XXI ; H. BLAKE, « Ceramica paleo-italiana : studio in onore di Giusepe Liverani », *Faenza* 67, 1-6, 1981, p. 20-54.

rupture dans l'utilisation de cette couverte entre l'époque romaine et l'Antiquité tardive et on suppose que son introduction dans les ateliers de Constantinople au VII[e] siècle s'est faite par Ravenne. Si on trouve des céramiques à glaçure plombifère à peu près au même moment en Mésopotamie sassanide, il faut attendre le début du IX[e] siècle pour en rencontrer en Egypte[8]. En France septentrionale, les premières glaçures plombifères sont attestées à partir du IX[e] siècle mais, dans le sud, elles n'apparaissent pas avant le début du XIII[e], voire le XIV[e] siècle[9]. Alors que dans tout le bassin méditerranéen et en Iran coexistent au sein des mêmes ateliers divers types de glaçure – plombifère, alcaline et stannifère – la couverte au plomb est la seule qui sera jamais utilisée dans les officines byzantines et ceci sans changement notable dans sa composition comme le révèlent des analyses chimiques faites sur des fragments des IX[e]-XIII[e] siècles[10]. Cette continuité signifie qu'il n'y a pas eu d'impact en provenance de l'extérieur et que même lorsqu'on est passé d'une production centralisée à une production dispersée, les techniques utilisées sont restées les mêmes.

Peu de création donc, peu d'invention dans la production byzantine de vaisselle en comparaison avec ce qui se passe en Iran, en Syrie et en Egypte. Il ne semble pas y avoir eu de véritable renouvellement interne au sein de cette activité et les apports extérieurs qu'on peut identifier sont très limités.

1. La pernette, un outil venu de Chine via le Moyen-Orient

A la fin du XII[e] siècle[11], un nouvel outil fait son apparition dans les ateliers, il s'agit des pernettes ou trépieds, c'est-à-dire des petits supports à arêtes vives, modelés à la main ou moulés[12] qui, intercalés entre les formes ouvertes, facilitent leur empilement lors de l'enfournement (Fig. 1).

[8] R.P. GAYRAUD, « Les céramiques égyptiennes à glaçure, IX[e]-XII[e] siècles », *VI[e] Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence 1997, p. 263-264.

[9] Cl. HANUSSE, M. LEENHARDT, N. MEYER-RODRIGUES, L. VALLAURI, « L'apparition des glaçures plombifères et stannifères : exemples français », *L'innovation technique au Moyen Age, Actes du VI[e] Congrès International d'archéologie médiévale*, Paris 1998, p. 242-247.

[10] P. ARMSTRONG, H. HATCHER, M. TITE, « Changes in Byzantine Glazing Technology from Ninth to Thirteenth Centuries », *VI[e] Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence 1997, p. 225-229.

[11] Cette datation est établie à partir des marques d'arrachement observées sur les *Zeuxippus Wares* et grâce aux découvertes de pernettes à Rédina en Macédoine, datées par des monnaies de la fin du XII[e] siècle. A.H.S. MEGAW, « Zeuxippus Ware », *Annual of the British School of Athens* 63, 1968, p. 67-88 ; N.C. MOUTSOPOULOS, « La vie quotidienne dans une agglomération byzantine fortifiée en vertu des résultats des fouilles », *Byzantiaka* 6, 1986, p. 33-46.

[12] Pour une série d'exemples voir D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, « The Tripods Stilts of Byzantine and Post-Byzantine Pottery », *Ametos*, Thessalonique 1986, p. 641-648, pl. 127-130.



Fig. 1 : Pernettes

Cette opération est délicate car il convient tout à la fois de remplir le four de façon compacte afin de minimiser la perte de chaleur et de rentabiliser la fournée, sans toutefois entasser les céramiques glaçurées au risque de les retrouver collées les unes aux autres. Des tessons de pièces manquées disposés entre les objets contiguës et de petits cylindres d'argile grossière permettaient jusqu'alors d'éviter ces incidents ; ils sont avantageusement remplacés par les pernettes dont l'utilisation à Byzance se généralise sans toutefois devenir systématique[13] (Fig. 2).

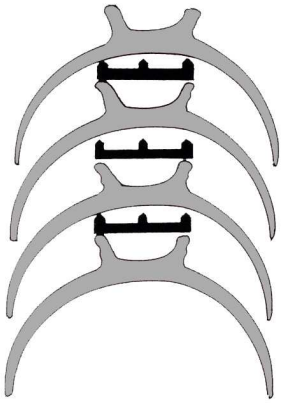


Fig. 2 : Mode d'enfournement avec pernettes (d'après D. Papanikola-Bakirtzis, *Byzantine Glazed Ceramics: the Art of Sgraffito,* Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 21)

L'emploi de cette cale tripode est très antérieur en Extrême-Orient puisque des productions chinoises en possèdent déjà les marques vers 220 de notre ère[14]. On suppose que c'est par l'intermédiaire de marchands musulmans que cet outil a été introduit au Proche et au Moyen-Orient. Au IX^{e} siècle, les céramiques glaçurées de Samarra n'en portent aucune trace alors que les poteries iraniennes dites « trois couleurs » affichent les trois marques d'arrachement caractéristiques. Son usage est

[13] Certaines productions du XIII^{e} siècle, comme les *Aegean Wares* par exemple, n'en portent aucune trace.

[14] L. FASHENG *et al.*, « Ancient Long Kiln and Kiln Furniture in Zhejiang Province », *Scientific and Technological Insights Ancient Chinese Pottery and Porcelain (Proceedings of the International Conference on Ancient Chinese Pottery and Porcelain held in Shanghai, November 1-5, 1982),* Pékin 1986, p. 318, fig. 2.

attesté, au X^e^ siècle, en Mésopotamie, à Suse[15], ainsi qu'en Asie Centrale dans les ateliers de la forteresse d'Afrasiab à Samarkand[16]. Dans le Levant, les potiers recourent à cette cale au XIII^e^ siècle, et en Egypte seulement au XIV^e^.

2. Le four à barres de Serres : un *unicum* de type islamique

Les fours de potiers construits à Byzance sont du type dit à flammes nues; de plan circulaire, un fort pilier central ou plusieurs petits piliers supportent la chambre de cuisson et soutiennent la sole percée d'un nombre variable de trous. La forme extérieure du four correspond à un dôme avec une ouverture au sommet qui assure le tirage du foyer[17]. Or des barres d'enfournement en terre cuite ont été trouvées à Serres en Macédoine[18]; elles indiquent qu'un autre type de four est alors en usage dans le monde byzantin à la fin du XIII^e^-début XIV^e^ siècle. Il s'agit cette fois d'un four équipé d'étagères faites de barres d'argile enfoncées dans la paroi qui soutiennent les vases à cuire (Fig. 3). Ce four est caractéristique du monde islamique[19]. Aussi sa présence en Grèce du Nord est d'autant plus surprenante que la céramique réalisée dans cet atelier est une production de tradition byzantine.

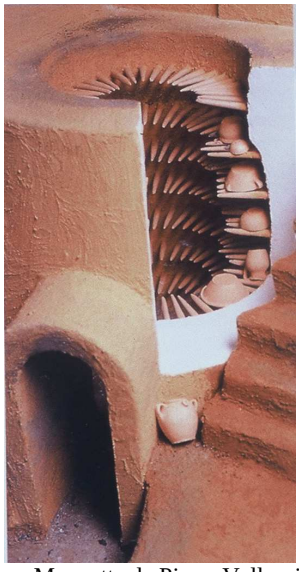


Fig. 3 : Restitution d'un four à barres. Maquette de Pierre Vallauri. Avec l'aimable autorisation de l'artiste (*Le Vert et le Brun*, Marseille 1995, p. 36).

[15] M. KERVRAN, « Les niveaux islamiques du secteur oriental du tépé de l'Apadana. II. Le matériel céramique », *Cahiers de la D.A.F.I.* 7, 1977, p. 87, fig. 49, 3 et 4.

[16] *Terres secrètes de Samarcande, Céramiques du VIII^e^ au XIII^e^ siècle*, Institut du monde arabe, 26-27 septembre 1992, Paris 1993, p. 34, n°117, p. 38.

[17] Ch. MORGAN, *Excavations at Corinth XI: the Byzantine Pottery*, Cambridge Mass. 1942, p. 14-21 ; T. TOTEV, « Fours à céramique dans le lac de retenue des eaux du barrage Vinica près de Preslav », *Arhologija Bulgarska* 15, 4, 1973, p. 58-68.

[18] D. PAPANIKOLA-BAKIRTZIS, E. DAUTERMAN MAGUIRE, H. MAGUIRE, *Ceramic Art from Byzantine Serres*, Urbana and Chicago 1992, p. 32, fig. 21.

[19] J. THIRIOT, « Géographie du four de potier à barres d'enfournement », dans H. MARCHESI, J. THIRIOT, L. VALLAURI, *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e^ siècle et le quartier Sainte-Barbe (V^e^-XVII^e^ s.)*, DAF 65, Paris 1997, p. 346-372.

II. Le marché de la vaisselle

Si le Byzantin ne semble guère manifester d'intérêt pour sa propre production de poterie, son goût pour la vaisselle étrangère n'est pas plus développé même si des découvertes faites en Grèce et en Turquie révèlent l'existence de céramiques venues d'Orient et d'Occident[20]. Des productions islamiques des XII^e^-XIII^e^ siècles ont été trouvées à Constantinople tandis que des céramiques occidentales plus nombreuses, datées des XIII^e^-XIV^e^ siècles, apparaissent essentiellement en Grèce. La présence occasionnelle de ces importations est vraisemblablement à mettre en rapport avec les étrangers installés dans l'Empire byzantin et constitue peut-être un indicateur de la permanence de leurs pratiques de table.

1. Céramiques de l'Orient islamique : une présence épisodique

Très rares en Grèce[21] et à peine plus nombreuses en Anatolie[22], les découvertes de poterie orientale ont principalement été faites dans la capitale de l'Empire où elles apparaissent en faible quantité – le volume le plus important correspond aux cent soixante tessons exhumés dans l'église St Polyeucte[23]. Les productions de l'Egypte fatimide puis mamelouke sont tout à fait exceptionnelles alors que les céramiques fabriquées en Syrie du Nord à l'époque ayyoubide sont plus nombreuses. Elles sont majoritairement représentées par les productions de Raqqa, bien qu'on soit en droit de penser que certaines attributions faites à ce centre sont à revoir au profit des productions seldjoukides d'Anatolie. Ce sont les vases perses seldjoukides qui

[20] Pour un inventaire détaillé des découvertes voir V. FRANÇOIS, « Céramiques importées à Byzance : une quasi-absence », *BSl.* 67, 1997, 2, p. 387-404.

[21] G. NICOLACOPOULOS, « Céramiques encastrées dans les anciennes églises de Grèce », *Faenza* 63, 2, 1977, p. 27-31 ; A.H.S. MEGAW, « Glazed Bowls in Byzantine Churches », *DChAE* 4, 1965, p. 158 ; Ch. MORGAN, Excavations …, cité *supra* n. 17, p. 168-171, fig. 147-151, p. 177, fig. 160 c ; H.S. ROBINSON, S.S. WEINBERG, « Excavations at Corinth 1959 », *Hesperia* 29, 1960, p. 234 ; CH. K. WILLIAM II, O.H. ZERVOS, « Frankish Corinth: 1993 », *Hesperia* 63, 1994, p. 16-22, 14 n° 11.

[22] J.M. SPIESER, *Die Byzantinische Keramik aus der Stadtgrabung von Pergamon*, Berlin New York 1996, (Pergamenische Forschungen 9), p. 92, Tafel 60 n° 587-594 ; J.A. SCOTT, D.C. KAMILLI, « Late Byzantine Glazed Pottery from Sardis », *XV^e^ ACIEB, Athènes, septembre 1976*, II, 2, Athènes 1981, p. 687 ; V. FRANÇOIS, « Eléments pour l'histoire ottomane d'Aphrodisias : la vaisselle de terre », *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 150-152, pl. 2 n° 1 et 2, fig. 1 n° 1 et 2.

[23]D. TALBOT-RICE, « The Pottery of Byzantium and the Islamic World », éd. C. GEDDES, *Studies in Islamic Art and Architecture in Honor of Professor K.A.C. Creswell*, Le Caire 1965, p. 194 ; *idem*, *Byzantine Glazed Pottery*, Oxford 1930, p. 25, pl. III, 1 ; *idem*, « The Byzantine Pottery », *Preliminary Report upon the Excavations carried out in the Hippodrom of Constantinople in 1927*, British Academy 1928, p. 39 ; R.B.K. STEVENSON, « The Pottery », *The Great Palace of the Byzantine Emperors , First Report 1935-1938*, Londres 1947, p. 56, pl. 26, fig. 3, 4 ; *idem*, « The Byzantine Pottery », *The Great Palace of the Byzantine Emperors, Second Report*, Edimbourg 1958, p. 111; A. LANE, « The Early Sgraffito Ware of the Near-East », *Transactions of the Oriental Ceramic Society* 1938, p. 50 ; U. PESCHLOW, « Byzantinische Keramik aus Istanbul. Ein Fundkomplex bei der Irenenkirche », *Istanbuler Mitteilungen* 27-28, 1977-1978, p. 371-372, 402-403, abb. 13, 14, tafel 139 n° 6, 140 n° 1, 3 ; J.W. HAYES, » The Excavated Pottery from the Bodrum Camii », in C.L. STRIKER, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton 1981, p. 36, 38, fig. 82 a ; *idem*, *The Pottery*, in *Excavations at Saraçhane in Istanbul*, II, Princeton 1992, p. 43-44, fig. 16, pl. 9.

constituent l'essentiel du matériel importé d'origine islamique. Il s'agit principalement de vases au décor en relief moulé, découpé ou incisé sous une glaçure alcaline opaque, blanche ou turquoise; on trouve en quantité moindre des productions remarquables comme les céramiques de type *minaï* originaires des fameux ateliers de Rayy et Kâshân, et des vases de type *lakâbi* dont une partie au moins semble avoir été fabriquée en Iran. L'importation de cette vaisselle à Byzance trouve vraisemblablement son origine dans l'installation en Anatolie des Turcs seldjoukides[24]. D'un point de vue économique, cet évènement facilite la pénétration dans l'Empire byzantin des produits d'Orient acheminés sur les grandes routes caravanières qui traversent l'Asie Mineure et attire de nombreux commerçants iraniens. En Perse, la céramique est prisée dans des classes sociales très diverses et occupe une place importante parmi les productions artistiques. Dans la mesure où l'aristocratie turque plus ou moins iranisée, établie dans les villes d'Asie Mineure, aspire à reproduire des modèles connus en Perse – se comportant plus, au XIII^{e} siècle, en Perses qu'en Turcs comme le souligne Cl. Cahen[25] –, on peut raisonnablement supposer que c'est elle qui est responsable de l'introduction à Byzance de cette poterie.

2. Céramiques de l'Occident chrétien dans les régions occupées par les Francs

Ce sont les productions originaires du sud de la péninsule italienne – les proto-majoliques, fabriquées en Campanie et dans les Pouilles entre le début du XIII^{e} siècle et le début du XV^{e} et, dans une moindre mesure, les vases de type *Ramina Manganese Rosso* datés du XIII^{e} siècle – qui sont les plus fréquemment attestées sur les sites de Grèce. La seconde grande zone d'exportation correspond à Venise et sa région qui diffusent d'abord des céramiques de types *Roulette Ware* (XIII^{e}-XIV^{e} siècles), *Spirale-cerchio* (deuxième moitié du XIII^{e} siècle), *Metallic Ware* (fin XIII^{e}-XIV^{e} siècles) puis des G*raffita* des XIV^{e} et XV^{e} siècles. Ces trouvailles concernent une vingtaine de sites qui ont presque tous en commun d'avoir été directement sous contrôle franc ou d'avoir entretenu d'étroites relations politiques ou économiques avec l'Italie[26] – rappelons qu'à partir du troisième tiers du XIII^{e} siècle, le commerce italien s'intensifie en Grèce, en rapport avec les liens politiques plus étroits établis entre la principauté de Morée et les Angevins de Naples. Ces vases sont essentiellement transportés par les navires venus d'Italie du sud, des flottes qui appareillent des ports des Pouilles, de Brindisi et d'Otrante dont le rôle est déterminant dans cette distribution puisque ce sont des têtes de pont vers l'Orient mais aussi des centres de fabrication de proto-majolique. C'est aux

[24] V. FRANÇOIS, « Les Seldjoukides, médiateurs des importations de céramique perse à Byzance », *Byzance et l'Asie, 7ème Symposion Byzantinon, décembre 1997*, Byz. Forsch. 25, Amsterdam 1999, p. 101-109.

[25] Cl. CAHEN, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul-Paris 1988, p. 347.

[26] V. FRANÇOIS, 1997, p. 387-404.

marchands vénitiens qu'est attribué le rôle principal dans la diffusion des céramiques italiennes. Ils sont les mieux placés pour commercialiser les productions de Padoue et Venise mais aussi celles des Pouilles puisque de 1100 à 1480 ils utilisent Otrante comme point d'appui pour leurs voyages vers Byzance et la Méditerranée orientale. La présence des importations italiennes dans l'Empire apparaît à l'évidence comme la conséquence d'un système de transport et de distribution favorable à une telle diffusion dans le cadre de contacts politiques et économiques multipliés entre l'Italie et la Grèce.

Un second groupe d'importations occidentales est illustré par les faïences produites dans les ateliers de la région de Valence en Espagne. Ces vases, des XIV^e^ et XV^e^ siècles, sont largement distribués en Méditerranée orientale mais à Byzance on les trouve en faible quantité[27]. Presque inexistantes en Anatolie[28], les faïences espagnoles sont principalement attestées en Grèce sur des sites qui sont en contact avec les Catalans au XIV^e^ siècle[29], ce qui incite à croire que cette vaisselle répond plutôt aux habitudes et aux besoins des Catalans qu'à ceux des Byzantins.

3. Vaisselle chinoise : une absence remarquable

La céramique chinoise constitue la manifestation la plus visible des réseaux commerciaux qui, entre le IX^e^ et le XV^e^ siècle, relient la Chine au Moyen-Orient[30]. En Iran, en Irak, en Syrie, au Liban, en Egypte et sur les côtes de la péninsule Arabique tant sur la mer Rouge que dans le golfe Persique, les fouilles ont livré des centaines, voire des milliers, de fragments de céladons et de porcelaines. A Byzance, on ignore tout des productions chinoises et cette absence est d'autant plus troublante que les conditions de leur introduction et de leur commercialisation dans l'Empire sont réunies, c'est-à-dire des moyens financiers suffisants permettant d'acquérir de la vaisselle de prix et l'existence de diverses routes commerciales venues d'Extrême-Orient convergeant à Constantinople qui auraient permis un tel approvisionnement si la demande avait existé[31].

---

[27] Pour une carte de diffusion voir H. BLAKE, « La ceramica medievale spagnola e la Liguria », *Atti del V Convegno Internazionale della Ceramica*, Albisola 1972, p. 80-83 ; V. FRANÇOIS, *La céramique médiévale à Alexandrie*, Etudes Alexandrines 2, IFAO-Le Caire 1999, p. 171.

[28] J.M. SPIESER, 1996, p. 92, Tafel 60 n° 592 ; V. FRANÇOIS, 2001, 184-185, fig. 4, n° 209-210.

[29] V. FRANÇOIS, *La céramique byzantine à* Thasos, Etudes Thasiennes 16, Paris 1995, p. 113-115, fig. 76-77, pl. 19 e, 20 a-e, 26 ; M. GEORGOPOULOU-MELANIDE, « Mesaionika mnemeia Euboias », *AD* 26, B2, 1971, p. 504 ; PH. STAVROPOULOS, « Parartèma tou archailogikou deltiou tou 1930-31 », *AD* 13, 1930-31, 1933, p. 6, fig. 6 ; T.E. GREGORY, « Local and Imported Medieval Pottery from Isthmia », éd. S. GELICHI, *La ceramica nel mondo bizantino tra XI e XIV secolo e i suoi rapporti con l'Italia*, Florence 1993, p. 302-304 ; M. MICHAILIDOU, « Ceramica veneziana dalla citta medievale di Rodi (1309-1522), nota preliminare », éd. S. GELICHI, 1993, p. 334.

[30] V. FRANÇOIS, « L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise », *Annales Islamologiques* 32, 1998, p. 41-47.

[31] Constantinople est le point d'aboutissement, du XIII^e^ au milieu du XIV^e^ siècle, des grands axes de circulation qui par les marchés du Turkestan, les steppes d'Asie Centrale et la Crimée viennent de Chine. Les marchandises acheminées sur cette route se concentrent en grand nombre en Crimée et sur la mer d'Azov et sont ensuite transportées par les Génois et par les Vénitiens jusqu'à Constantinople puis vers l'Italie. Une autre entrée peut se faire par Trébizonde, point d'aboutissement des caravanes venues de Tabriz – le carrefour perse de plusieurs routes asiatiques. Si la voie terrestre, la plus en rapport avec Constantinople, n'a pas servi à son approvisionnement en vaisselle chinoise, le grand axe

III. Emprunts stylistiques et transferts technologiques

1. Influence des productions orientales et occidentales sur les fabrications byzantines

Les traces laissées par l'art islamique dans les productions artistiques byzantines sont très visibles de la fin du X^e^ siècle au début du XII^e^ et il en est de même dans le domaine de la céramique même si on a jusqu'à présent trop peu insisté sur ces influences. Il est admis que la première manifestation d'une inspiration orientale dans la production de poterie byzantine remonte aux X^e^-XI^e^ siècles et concerne les décors de la *Polychrome Painted Ware* qui révèlent des éléments décoratifs clairement sassanides[32]. C'est par l'entremise des soies de luxe byzantines dont l'iconographie, aux X^e^-XI^e^ siècles, est très marquée par le répertoire iranien contemporain – véritable conservatoire de la tradition sassanide – que les historiens de l'art expliquent l'apparition de ces motifs sur la poterie[33]. Mais, comme l'a montré A. Grabar, l'adoption dans l'art byzantin macédonien du style sassanide peut être une reprise des versions ornementales constantinopolitaines très en vogue au VI^e^ siècle et encore visibles sur le décor monumental des plus grandes églises justiniennes de la capitale[34]. L'iconographie des *Polychrome Painted Wares* pourrait ainsi renvoyer à une version byzantine ancienne des prototypes sassanides et non à une adaptation iranienne contemporaine.

Si les importations de vaisselle orientales et occidentales sont finalement assez rares sur le territoire de l'Empire, leur présence n'a pas été tout à fait sans conséquences sur les productions byzantines. Parfois les filiations entre elles sont évidentes, parfois elles le sont beaucoup moins. Ainsi à Corinthe, où les découvertes de poteries islamiques sont assez maigres, diverses productions locales sont à l'évidence marquées par le monde oriental – par ses productions de vaisselle ou par d'autres supports artistiques. A la fin du XI^e^ siècle, les céramiques peintes en rouge qualifiées d'*Imitation Lustre Wares* entretiennent de frappantes analogies avec les faïences islamiques peintes au lustre métallique dont certaines ont été retrouvées à Athènes et à Corinthe[35]. L'exemple le plus parlant est sans doute un

---

maritime du sud, actif du XI^e^ à la fin du XIII^e^ siècle puis dans la seconde moitié du XIV^e^, reliant l'Egypte par la mer Rouge et l'océan Indien à la Chine, n'a aucunement contribué à la diffusion de telles poteries à Byzance.

[32] A. GRABAR, *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique*, Paris 1928, p. 7-55 ; D. TALBOT-RICE, « Byzantine Polychrome Pottery », *CArch.* 7, 1954, p. 69-77 ; *idem*, 1965, p. 197-210.

[33] A. GRABAR, « Le succès des arts orientaux à la cour byzantine sous les Macédoniens », *Münchner Jarbuch der Bildenken Kunst* 2, 1951, p. 32-42 ; J. DURAND, Ch. VOGT, « Plaques de céramique décorative byzantine d'époque macédonienne », *Revue du Louvre* 4, 1992, p. 38-44.

[34] A. GRABAR, « Le rayonnement de l'art sassanide dans le monde chrétien », *La Persia nel Medioevo, Atti del Convegno Internazionale, Roma 1970, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno n° 160*, Rome 1971, p. 679-707.

[35] Ch. MORGAN, 1942, p. 86-90, 209, fig. 2, 65-67, 202, pl. XXV, XXVI.

vase corinthien qu'il serait tentant de considérer comme la copie d'une coupe fatimide égyptienne tant les ressemblances entre les deux sont criantes (Fig. 4).



Fig. 4 : Coupe fatimide peinte au lustre métallique, Musée d'Art islamique, Le Caire,

Cependant l'artisan byzantin ignore tout des moyens techniques mis en oeuvre pour une telle réalisation. L'émail et le lustre lui sont inconnus, aussi recourt-il à d'autres moyens pour s'approcher au plus près de l'effet souhaité, c'est-à-dire un engobe blanc couvert d'une glaçure plombifère incolore pour simuler l'émail et un engobe teinté de rouge pour rendre le lustre (fig. 5).



Fig. 5 : Coupe corinthienne peinte à l'engobe rouge d'après D. Papanikola-Bakirtzis, *Byzantine Glazed Ceramics: the Art of Sgraffito,* Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 160)

A l'inverse, les importations perses seldjoukides – les plus nombreuses – n'ont eu aucune conséquence sur les productions byzantines contemporaines ou postérieures. On note pourtant une influence perse dans la production de vaisselle au XII^{e} siècle. Elle se manifeste dans les *Fine Sgraffito Wares* à travers la composition – succession de bandeaux concentriques ornés de motifs géométriques et végétaux ou compositions centrées organisées autour d'un médaillon (fig. 6) – et

à travers les types iconographiques – oiseau se détachant sur un fond de rinceaux isolé dans un médaillon ou bandeau de lettres pseudo-coufiques. Ces coupes dont une partie est fabriquée à Corinthe s'apparentent nettement à des vases réalisés en Perse occidentale aux X^e^-XI^e^ siècles dont aucun exemplaire n'été retrouvé sur le sol byzantin (fig. 7). Leur absence pose alors le problème du mode de transmission des décors et/ou du savoir-faire qui a dû s'opérer à travers d'autres intermédiaires que la poterie ou qui résulte de transferts d'artisans. Plus tard, dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle, les ateliers corinthiens produisent une vaisselle profondément marquée par les importations italiennes en nette augmentation à cette période sur le site. Il y a là une relation très nette entre une demande spécifique auxquelles répondent des importations et une adaptation de la production locale.



Fig. 6 : Céramique byzantine de type *Fine Sgraffito Ware* (d'après D. Papanikola-Bakirtzis, *Byzantine Glazed Ceramics: the Art of Sgraffito*, Athènes, The Archaeological Receipts Fund, 1999, p. 137)

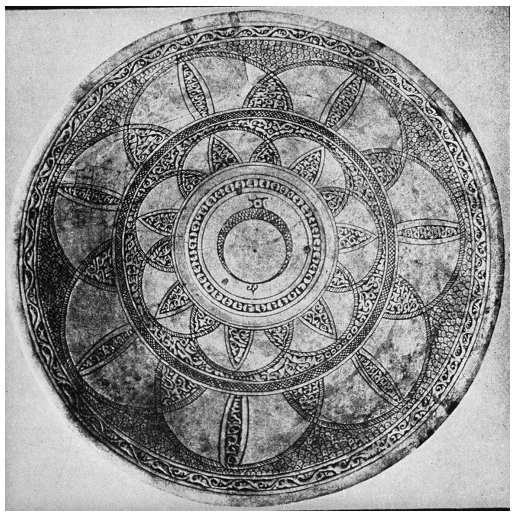


Fig. 7 : Coupe de sgraffito perse, X^e^-XI^e^ siècle (d'après A. Lane, *Early Islamic Pottery. Mesopotomia, Egypt and Persia*, Londres, Faber and Faber, 1947, fig. 30 B)

2. Transfert technologique de Byzance vers l'Italie

Si les rares importations de vaisselle étrangère n'ont guère inspiré les potiers byzantins détenteurs d'un savoir-faire relativement limité en comparaison ce celui de leurs confrères orientaux, il semble que certaines productions de Byzance aient en revanche suscité l'intérêt d'artisans italiens. Les importations byzantines apparaissent en Italie – principalement dans les grandes villes marchandes et sur les sites côtiers – au cours du XII[e] siècle comme substitut probable aux poteries islamiques du Maghreb, de Sicile et d'Egypte[36]. Au milieu du XIII[e] siècle, ces importations sont supplantées par les productions italiennes de *Graffite arcaiche tirreniche* de Savone et les vases de types *San Bartolo* et *Spirale cerchio* de Venise qui empruntent leurs techniques de fabrication aux productions byzantines – un décor incisé à travers une couche d'engobe sous une glaçure plombifère[37]. Ce n'est sûrement pas un hasard si les deux grandes zones de production de ces vases, la Ligurie et la Vénétie, sont les deux régions italiennes qui ont été le plus en contact avec Byzance et dans lesquelles on a retrouvé le plus grand nombre de poteries byzantines[38].

Les potiers exerçant à Byzance ont peu emprunté à leurs collègues étrangers, que ce soit dans le domaine technique mais aussi stylistique ou iconographique. Cet artisanat est resté très hermétique aux procédés de fabrication et de décoration de la vaisselle de terre pourtant très variés en Orient. Aux côtés de ces modestes fabrications locales, des productions plus sophistiquées ont été commercialisées dans l'Empire, elles semblent davantage répondre à la demande d'étrangers installés à Byzance – en particulier les Seldjoukides et les Francs – qu'à celle de consommateurs byzantins. L'absence d'innovations dans le domaine de la poterie byzantine est-elle liée à la structure de la profession ? Un certain corporatisme est-il à l'origine de ce conservatisme ? La dispersion des ateliers a-t-elle limité les transferts de technologie ? Autant de questions que l'on peut se poser face cet artisanat refermé sur lui-même à l'inverse de celui des pays voisins.

[36] Voir le volume consacré aux importations byzantines en Italie, éd. S. GELICHI, 1993.

[37] G. BERTI, S. GELICHI, T. MANNONI, « Trasformazioni technologiche nelle prime produzioni italiane con rivestimenti vetrificati (secc. XII-XIII) », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI[e] Congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence 1997, p. 383-403 ; F. SACCARDO, « Contesti medievali nella laguna e prime produzioni graffite veneziane », éd. S. GELICHI, 1993, p. 201-239.

[38] Pour le détail de ces importations, voir V. FRANÇOIS, « Sur la circulation des céramiques byzantines en Méditerranée orientale et occidentale », *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI[e] Congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence 1997, p. 231-233.